

NICOLAS BERTRAND, *Une école à la dérive. Essai sur le système d'éducation au Nunavik*, Québec, Septentrion, 2016, 296 pages

Marjorie Vidal

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vidal, M. (2017). Compte rendu de [NICOLAS BERTRAND, *Une école à la dérive. Essai sur le système d'éducation au Nunavik*, Québec, Septentrion, 2016, 296 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 16-16.

suite de la page 15

parallèle, dans notre «caverne intérieure», numérique et éphémère, là où notre esprit ne passe que quelques secondes avant de réclamer d'être stimulé autrement. Les réflexions quant aux impacts de cette nouvelle manière de penser mériteraient d'être étayées, si tant est que nous arrivions à concentrer notre esprit sur le sujet plus d'un instant à la fois...

Le constat de l'auteur à cet égard est sans appel: il nous faut retrouver des endroits où il est possible de nous entendre penser, et ce dernier se fait un devoir de faire de sa salle de classe un endroit où les écrans sont bannis afin de permettre à ses étudiants de prendre une pause du brouhaha numérique (p. 75).

## PARTIE 2: LA VIE N'A PAS DE SENS!

Cette seconde partie de l'essai, beaucoup plus brève que la première, traite notamment du piège de l'opinion, notion aristotélicienne consistant en l'expression d'une opinion relative à un sujet qu'on ne connaît pas (p. 211). Il est intéressant de faire le lien entre ce piège et ce que Bergeron décrit comme notre «incontinence du moi» ou notre propension à faire constamment du bruit numérique, à donner notre opinion sur tout, partout, tout le temps... Pour Réjean Bergeron, il s'agit là de la plus éloquente manifestation de notre peur de la solitude (p. 219).

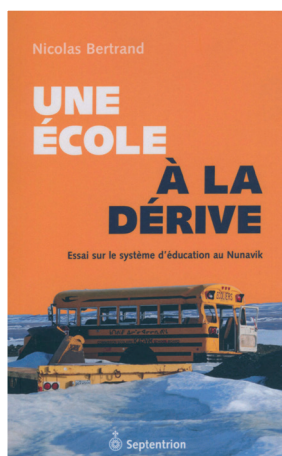
Finalement, le constat plus personnel de l'auteur concerne la nécessité de s'ennuyer, de regarder passer le temps (p. 162). Citant

Sénèque, il nous laisse sur une leçon qui boucle fort bien la boucle de son propos: il n'y a pas de moment plus important que le moment présent, moment que les technologies de l'information s'acharnent à tenter de nous arracher. L'une des nécessités de nos modes de vie à présent fous et «surconnectés» est celle de se débrancher de temps à autre pour laisser place au silence et à la réflexion (p. 225).

Vraiment, la seule critique négative à faire de cet ouvrage est qu'il soit composé de fragments, de textes trop courts pour pouvoir nous montrer l'ampleur de la réflexion de leur auteur. La pensée logique de Bergeron aurait assurément été mieux servie par un texte suivi. Or, puisque l'essai est volontairement composé de textes parus dans différents quotidiens, nous ne pouvons en faire un réel reproche à l'auteur qui a par ailleurs su tant nous servir de bons arguments en de courts textes que nous mettre face à nos propres contradictions sociétales, nous brusquant juste assez pour nous faire aspirer au changement.

L'enseignant de philosophie avertit son lecteur d'entrée de jeu; son essai nous parle de liberté. De liberté de penser, avant tout. Sa mission est remplie et son essai fait réellement réfléchir. Il le dit lui-même: l'étude de la philosophie est une merveilleuse leçon d'humilité, leçon qu'il rend accessible à ceux et celles qui n'ont pu y accéder autrement ou qui souhaiteraient renouveler l'expérience.

Défi: braver notre propre ignorance, lâcher nos écrans et nous remettre à lire pour réfléchir, en abandonnant la méthode du «saut de puce» qu'Internet nous a fourrée jusque dans le cervelet. ♦



### NICOLAS BERTRAND **UNE ÉCOLE À LA DÉRIVE.** **ESSAI SUR LE SYSTÈME D'ÉDUCATION AU NUNAVIK** Québec, Septentrion, 2016, 296 pages

Le livre commence alors que l'auteur rejoint sa compagne qui enseigne dans une école primaire du village de Kangirsuk, dans la baie d'Ungava (Nunavik). Un enseignant d'une école secondaire se désiste, et voilà que Nicolas Bertrand se fait offrir, contre toute

attente, un emploi de suppléant dans l'établissement. Contre toute attente, parce que l'auteur reconnaît lui-même n'avoir aucune compétence dans le domaine; la seule expérience qu'il possède en pédagogie est d'avoir enseigné la philosophie au collégial... Mais peu importe! Cela ne l'empêchera pas d'enchaîner les contrats pendant 2 ans. Et il revêtira ainsi tour à tour les habits d'enseignant en arts, mathématiques, sciences, français et anglais dans l'école Sautjuit.

Bonne nouvelle pour nous, lecteurs, il a eu la riche idée de nous décrire son expérience sous une plume savoureuse. À travers le livre, on accompagne ainsi l'auteur dans sa découverte du système scolaire du Nunavik. Et c'est donc grâce à son regard «naïf» de Quallunaat (non-Inuit), ses questionnements, ses doutes, ses surprises et son désenchantement progressif, que l'on découvre la dure réalité et les trop nombreuses aberrations que compte un système scolaire qualifié par l'auteur lui-même de bipolaire.

Car si la plume est douce et précise, le portrait que brosse l'auteur est sans concession. Et Nicolas Bertrand ne fait pas dans la complaisance lorsqu'il décrit le système auquel il a été associé. Il y a l'absentéisme chronique des élèves (mais aussi des enseignants) et les courses-poursuites dans les couloirs. On y trouve aussi le rejet de l'autorité, les élèves qui grimpent aux fenêtres, sur les bureaux, font des doigts d'honneur ou servent aux enseignants du «fuck you bitch» et du «dumb ass» quand ils ne les frappent pas. De l'autre côté, il y a les parents démissionnaires qui vivent dans la précarité et la promiscuité. À cela s'ajoutent les problèmes d'alcoolisme, de drogues et la contrebande. Sans parler du vandalisme, des vols et de la vétusté du matériel, des locaux qui manquent d'eau et de chauffage, des secteurs qui ferment faute d'enseignants...

Malheureusement, alors que l'école devrait être un moyen d'émancipation et un vecteur de valorisation et de reconnaissance politique, les dysfonctionnements qui la parcourent ne semblent que participer à reproduire les inégalités dont souffrent les Inuits. Et si l'auteur n'occulte pas

le contexte historique et géographique, il accuse principalement l'organisation, ou plutôt la désorganisation scolaire d'être la cause de ces maux. Cette désorganisation, on la retrouve dans les problèmes de gestion, au niveau des ressources humaines et matérielles. Elle entraîne une absence totale de planification pour régler non seulement les affaires courantes, mais également tous les problèmes (et notamment l'absentéisme et les retards) à court et surtout long terme.

L'auteur distille au passage quelques pistes de solution qui pourraient juguler le décrochage endémique qui frappe l'école de Sautjuit, et plus généralement les écoles du Nunavik; les taux de décrochage faramineux étant malheureusement répandus auprès des communautés autochtones, puisque seulement 22 % des Nunavimmiuts détiennent un diplôme contre 68 % dans le reste du Québec. Ainsi, parmi les pistes de solution avancées, on relève tout particulièrement l'indispensable participation à la vie communautaire ainsi que le besoin d'implication des parents. Mais on retient aussi et surtout la nécessaire prise en compte de la culture inuite et l'adaptation des programmes scolaires d'une école considérée par les Inuits comme une école «de blanc», et qui est aujourd'hui encore marquée par des accents impérialistes et assimilationnistes. Bref une école qui finit par produire des déracinés.

D'ailleurs le récit propose un deuxième niveau de lecture, tant l'école représente un microcosme des débats sociétaux. En trame de fond, on trouve ainsi une description des relations complexes entre deux cultures et leurs rapports de pouvoir inégalitaires, héritages du colonialisme. L'école y devient le lieu de confrontation des visions inuite et quallunata de l'éducation, mais plus globalement du monde. L'expérience de l'auteur permet notamment de révéler le choc culturel que vivent ces 260 enseignants qui proviennent majoritairement du Québec et débarquent annuellement, avec toute la bonne volonté et tous les incitatifs financiers qui viennent avec, pour «aider» les élèves inuits. Ces enseignants qui, pour la plupart, vivent entre eux et dans l'opulence, et repartent deux ans plus tard sans avoir réussi à s'intégrer, la culture inuite leur demeurant foncièrement inconnue.

Le livre se lit comme un roman, et les qualités d'écriture de l'auteur méritent d'être soulignées. Les passages d'observations «de l'intérieur» sont d'ailleurs parmi les plus savoureux alors que Nicolas Bertrand nous décrit, de manière quasi anthropologique, les dysfonctionnements du système éducatif au Nunavik. De fait, l'enchaînement avec certains chapitres plus factuels peut parfois couper le rythme de la lecture. Ils n'en demeurent pas moins essentiels à la compréhension de la réalité complexe de ce système scolaire qui a urgemment besoin d'être réformé.

**Marjorie Vidal**

*Docteure en éducation (UdeM)/post-doctorante (UdeS)*